

Moi, Daniel Blake

—
un film de Ken Loach



Moi, Daniel Blake

Un film de Ken Loach



Dossier conçu par le site
Zérodeconduite.net.

Rédacteur en chef : Vital Philippot

Rédacteurs du dossier : Philippine Le
Bret (Entretien), Philippe Leclercq (Ciné-
analyse), Aurélie Duchaussoy (Activités
Anglais), Frédérique Houseaux (Activités
SES, EMC)

Pour tout renseignement :

info@zerodeconduite.net

01 40 34 92 08

<http://www.zerodeconduite.net>

Sommaire

p. 03 | Introduction

p. 04 | Fiche technique du film

p. 05 | Dans les programmes

p. 06 | Séquencier du film

p. 09 | Entretien avec Didier Demazière

p. 13 | Ciné-analyse

p. 17 | Activités pédagogiques

● **p. 17** | Anglais

● **p. 33** | SES

○ **p. 41** | EMC

p. 44 | Pour aller plus loin

p. 45 | Corrigé des activités





A travers le parcours de Daniel, obligé de chercher des « boulots inexistantes » pour éviter qu'on ne lui retire ses allocations, Ken Loach et son scénariste Paul Laverty dénoncent l'inhumanité d'un système d'État-Providence qui n'en a plus que le nom, et semble nous ramener aux heures les plus noires de l'époque victorienne et des *workhouses*, plus soucieuses de punir les pauvres que de les secourir. Avec ce nouveau long-métrage (annoncé comme son dernier), et qui a valu au cinéaste sa deuxième Palme d'Or après celle remportée en 2006 pour *Le Vent se lève* (*The Wind the Shakes the Barley*), Ken Loach reste fidèle à ses thématiques et à une esthétique forgée dès les années soixante et ses premiers films tournés pour la BBC (*Kes*, *Poor Cow*, *Family Life*). Le film est conçu comme un cri de colère contre la destruction systématique, par les gouvernements de droite comme de gauche, des acquis sociaux de l'après-guerre, auxquels Loach avait rendu hommage dans son documentaire *L'Esprit*

de 45 (*The Spirit of '45*) en 2016. Mais il est également une déclaration d'amour à la classe ouvrière anglaise et à ses personnages simples et pleins d'humanité, qui font tout le sel du cinéma de Ken Loach.

Entrant fortement en résonance avec l'actualité récente de part et d'autre du Channel (du « Brexit » anglais aux débats sur la « Loi Travail » en France), *Moi, Daniel Blake* ne manquera pas d'émouvoir et d'interpeller les élèves. C'est un excellent support de travail au Lycée pour les enseignants d'Anglais (de la Seconde à la Terminale) et de Sciences économiques et sociales (il permet de faire comprendre aux élèves de Première et de Terminale ce que signifie au quotidien l'épreuve du chômage, et d'illustrer certains mécanismes du contrôle social), mais aussi dans le cadre de l'Enseignement moral et civique (« Égalité et discrimination » en Seconde, « Exercer sa citoyenneté dans la République Française et dans l'Union européenne » en Première).



Fiche technique

MOI, DANIEL BLAKE

Titre original : *I, Daniel Blake*

Un film de : Ken Loach

Avec : Dave Johns, Hayley Squires...

Année : 2016

Langue : Anglais

Pays : Angleterre

Durée : 99 minutes

Éditeur du DVD : Le Pacte / Warner Home video

Date de sortie en salles en France :
26 octobre 2016

Synopsis

Pour la première fois de sa vie, Daniel Blake, un menuisier anglais de 59 ans, est contraint de faire appel à l'aide sociale à la suite de problèmes cardiaques.

Mais bien que son médecin lui ait interdit de travailler, il se voit signifier l'obligation d'une recherche d'emploi sous peine de sanction. Au cours de ses rendez-vous réguliers au « job center », Daniel va croiser la route de Katie, mère célibataire de deux enfants qui a été contrainte d'accepter un logement à 450km de sa ville natale pour ne pas être placée en foyer d'accueil.

Pris tous deux dans les filets des aberrations administratives de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, Daniel et Katie vont tenter de s'entraider...

| Enseignement | Niveau | Dans les programmes |
|--------------|------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| ● Anglais | 2 ^{de} | Le Vivre Ensemble : la solidarité communautaire face à la crise économique |
| | Cycle terminal | Mythes et héros : les héros du quotidien Espaces et échanges : la crise économique en Grande-Bretagne |
| ● SES | 1 ^{ère} | II. 3.1 Comment le contrôle social s'exerce-t-il ? III. 2.1 Comment l'État-providence contribue-t-il à la cohésion sociale ? |
| | Terminale | III. 1.2 Comment les pouvoirs publics peuvent-ils contribuer à la justice sociale ? III. 2.2 Quelles politiques pour l'emploi ? |
| ● EMC | 2 ^{de} | Égalité et discrimination : - La notion d'égalité avec ses acceptions principales (égalité en droit, égalité des chances, égalité de résultats). - Les inégalités et les discriminations de la vie quotidienne, leur gravité respective au regard des droits des personnes. |
| | 1 ^{ère} | Exercer sa citoyenneté dans la République Française et l'Union européenne : - Questions éthiques majeures posées par l'usage individuel et collectif du numérique. Quelques principes juridiques encadrant cet usage. |



| DVD | Minutage | Descriptif |
|-----|---------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1 | 00:00:00-00:05:39 | Daniel Blake reçoit l'appel d'une agence destiné à évaluer s'il peut prétendre à une pension d'invalidité. Les questions sont absurdes, Daniel s'agace. Le médecin lui prescrit de ne pas retourner travailler et de faire des exercices pour rééduquer son coeur. Sur le chemin du retour, il passe chercher du bois à la menuiserie où il travaillait pour y sculpter des poissons. |
| 2 | 00:05:39-00:15:33 | Daniel Blake reçoit un courrier lui refusant les indemnités d'invalidité. Il appelle au numéro qui lui est indiqué sur le courrier, et doit attendre plus d'une heure et demi avant qu'un conseiller ne décroche. Celui-ci lui indique qu'il doit attendre d'être rappelé pour faire appel de la décision, et lui conseille de s'inscrire comme demandeur d'emploi dans l'intervalle. Il se présente dans son agence pour l'emploi locale. L'agent d'accueil lui indique la procédure : il faut remplir un formulaire de demandeur d'emploi sur le site internet de l'agence. Or Daniel ne sait pas utiliser un ordinateur. Il se sent mal, une conseillère l'aide et lui apporte un verre d'eau. Daniel assiste à un esclandre entre les employés de l'agence et une mère accompagnée de ses deux enfants, à qui on refuse un rendez-vous car elle est arrivée en retard. Daniel s'en mêle et fait la connaissance de Katie. |
| 3 | 00:15:33-00:24:01 | Daniel raccompagne Katie et ses deux enfants chez eux. Il fait quelques travaux dans leur maison. Katie raconte à Daniel son parcours de Londres à Newcastle. Daniel lui propose de revenir pour réparer l'électricité chez elle. Daniel sonne chez China, son jeune voisin, pour lui remettre un colis lui appartenant. Il s'agit de baskets de contrefaçon qu'il va revendre à la sauvette. |
| 4 | 00:24:01-00:33:32 | Daniel échoue à effectuer son inscription en ligne dans une bibliothèque publique. Il retourne à l'agence pour l'emploi pour demander de l'aide à la conseillère qui s'était montrée la plus compréhensive. Nouvel échec. Daniel clôture son inscription chez China. |
| 5 | 00:33:32 - 00:41:08 | Daniel retourne Katie chez faire des travaux. Il leur installe de quoi se chauffer. Katie invite Daniel à manger, elle ne mange qu'un fruit. Katie nettoie la salle de bain et casse un carreau, elle pleure. |



| | | |
|-----------|------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 6 | 00:41:08 - 00:47:49 | Katie fait du porte à porte pour chercher du travail. Daniel retourne à l'agence pour l'emploi. La conseillère l'inscrit à un atelier de rédaction de CV. Il se déplace ensuite dans des menuiseries pour y déposer des CV. Un employeur semble intéressé. |
| 7 | 00:47:49 - 00:56:42 | Daniel accompagne Katie et ses enfants chercher des provisions dans un organisme de charité. Katie se cache dans une allée et mange à même une boîte de conserve tellement elle est affamée. Elle s'effondre, Daniel la réconforte. Daniel reçoit un message vocal d'un conseiller lui indiquant qu'il ne percevra pas de pension d'invalidité car il est apte à travailler. L'employeur à qui il a déposé un CV le rappelle car il est intéressé mais Daniel lui dit qu'il n'est pas apte à reprendre le travail sur l'avis de son médecin. |
| 8 | 00:56:42 - 01:05:36 | Katie se fait arrêter par le vigile d'un supermarché car elle a volé des serviettes hygiéniques. Le directeur du magasin la laisse repartir avec. Le vigile lui donne son numéro en lui disant qu'il peut l'aider si elle le souhaite. Katie et ses enfants mangent chez Daniel. Il leur parle de Molly, sa femme décédée. |
| 9 | 01:05:36 - 01:14:59 | De retour à l'agence pour l'emploi, la conseillère dit à Daniel que ses recherches d'emploi ne sont pas suffisantes, et qu'elle est obligée de le sanctionner. Daniel vend des meubles pour avoir de l'argent. Daisy raconte à sa maman que les filles de l'école de moquent d'elle car ses chaussures prennent l'eau. Katie téléphone au vigile du supermarché. Il la met en contact avec la femme qui va « l'aider ». Daniel garde les enfants pendant ce temps. Il trouve dans les affaires de Katie la carte d'une site d'escort-girls, « Saffron Escort ». |
| 10 | 01:14:59 - 01:24:57 | Daniel se rend à l'adresse où Katie se prostitue. Celle-ci s'enfuit en courant. Elle explique son choix à Daniel et lui dit qu'elle ne veut plus le voir. À l'agence pour l'emploi, Daniel perd patience. Il achète une bombe de peinture et tague sur la façade de l'agence « Moi, Daniel Blake, j'exige une date d'appel avant de crever de faim. », sous les applaudissements des badauds. La police l'arrête. Il est relâché quelques heures plus tard. |



| | | |
|-----------|------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 11 | 01:24:57 - 01:34:27 | Daisy va chez Daniel pour essayer de lui parler, elle souhaite l'aider. Katie accompagne Daniel à son rendez-vous d'appel. Le conseiller lui redonne confiance. Il va aux toilettes se rafraîchir et fait une crise cardiaque. Aux obsèques, Katie lit le discours qu'il avait écrit pour son appel. |
| 12 | 01:34:27 - 01:36:19 | Générique de fin |

Entretien avec le sociologue du travail Didier Démazière

Propos recueillis par Philippine Le Bret



Palme d'Or au dernier Festival de Cannes, *Moi, Daniel Blake* permet à Ken Loach de renouer avec son militantisme politique. Plaidoyer vibrant pour la défense des droits des chômeurs, le film dénonce la mort de l'État-social britannique. **Didier Démazière**, sociologue du travail, nous aide à comprendre les évolutions d'un système d'aide sociale devenu kafkaïen.

Comment expliquer une telle précarité au Royaume-Uni, cinquième puissance mondiale ?

Au Royaume-Uni, l'État-social s'est dégradé depuis 25-30 ans. La situation de ceux qui ne travaillent pas est donc aujourd'hui très critique : l'accès aux allocations sociales est extrêmement sélectif, les montants sont peu élevés, et il faut remplir de nombreuses conditions pour avoir droit à un revenu de compensation. On le voit bien dans le film.

Ce qui frappe dans *Moi, Daniel Blake*, c'est avant tout l'aspect kafkaïen du système d'aide sociale. Est-ce propre à la Grande-Bretagne ?

En France, lorsque l'on s'inscrit à l'aide sociale pour l'emploi, il y a des papiers à remplir, des renseignements à fournir, et les démarches sont parfois complexes. Mais on est encore loin des absurdités bureaucratiques du système anglais, telles qu'on les voit dans le film. Je pense à une scène en particulier : après avoir été notifié par courrier qu'il n'était pas éligible à la pension d'invalidité, Daniel Blake appelle l'administration. On lui indique qu'il ne peut pas faire appel tant que la personne en charge de son dossier ne l'a pas informé par téléphone de la décision. Alors qu'il est déjà au courant puisqu'il a reçu un courrier postal à ce sujet ! L'administration met en place des procédures absurdes, qui ne sont pas respectées par ses propres membres. Au final, le bénéficiaire est pris au piège d'une situa-

tion ubuesque. Une autre scène illustre bien les différences entre le système britannique et le système français. Daniel Blake est au *job center* [agence Pôle Emploi locale, ndlr], il doit faire une demande d'inscription en ligne. Incapable d'utiliser un ordinateur, il demande l'aide d'une conseillère bienveillante, mais celle-ci est immédiatement rattrapée et rabrouée par sa supérieure. Le système britannique demande aux chômeurs d'être autonomes, car cette autonomie est une preuve de leur motivation à retrouver un travail. En France ça ne se passe pas comme ça, l'assistance au numérique est un droit pour les personnes qui bénéficient de l'aide sociale.

En France on est encore loin des absurdités bureaucratiques du système anglais

L'histoire du service public britannique permet-elle de comprendre comment on en est arrivé à cette méfiance systématique envers les chômeurs ?

Le service public de l'emploi s'est construit autour du paradigme suivant : on pense que les efforts de recherche d'emploi finissent toujours pas payer, et que ceux qui n'y arrivent pas n'essayeront pas vraiment. La priorité c'est donc de lutter contre ces « assistés » qui ne font aucun effort.



Les dispositifs de protection sociale ont été construits de telle sorte qu'ils assurent un contrôle des chômeurs. En France, l'allocation chômage et les services associés viennent réparer un accident professionnel, dont les individus ne sont pas responsables. Au Royaume-Uni, le soupçon domine. Ainsi, le droit à l'emploi devient un devoir de travailler. C'est pour ça par exemple que les indemnités chômage sont indexés sur les situations familiales. Une femme qui est au chômage et dont le mari travaille verra ses allocations amputées. En France, ces indemnités sont attachées à la personne : elle a cotisé et a donc droit à ce revenu de compensation.

Il est aussi question dans le film des partenariats public-privé dans le secteur de l'aide sociale. Cette sous-traitance

auprès du privé est-elle une tendance marquée dans les sociétés européennes ?

C'est un mouvement de fond qui a été initié en Grande-Bretagne mais qui concerne l'Europe toute entière. On assiste d'une part à une réduction du secteur public (baisse du nombre de fonctionnaires, baisse des dépenses publiques), et d'autre part à l'introduction de modes de gestion importés du privé (la culture de la performance notamment). Mais ce processus est plus ancien et plus radical au Royaume-Uni. Si l'on compare de nouveau avec la France, il est vrai que le service public de l'emploi français doit fournir des indicateurs de performance (le nombre de dossiers traités en une semaine par exemple). Mais ces indicateurs sont agrégés au niveau des agences, pas des agents, et servent à améliorer l'effi-

cacité globale du service : on compare ces indicateurs entre les agences de profil similaire, afin d'identifier les bonnes pratiques et de les transplanter. En Grande-Bretagne, on fait peser la pression de ces indicateurs sur chacun des agents. Ces derniers doivent donc traiter plus de chômeurs et faire en sorte que ces chômeurs trouvent du travail coûte que coûte. Par ailleurs, ce qui est très frappant au Royaume-Uni, c'est, en plus du démantèlement du service public, le démantèlement de la notion même de service public. On le voit dans le film : les agents qui travaillent au job center dans lequel se rend Daniel Blake ne sont pas choqués par le fonctionnement kafkaïen de cette agence. L'absurdité est complètement intériorisée, et je ne pense pas qu'il y ait d'équivalent en Europe continentale. En France notamment, les syndicats sont des forces de résistance importantes face à cela. Mais en Grande-Bretagne, depuis le coup de boutoir de Thatcher contre le syndicat des mineurs au milieu des années 80, les syndicats du service public ont constamment été attaqués, jusqu'à disparaître complètement.

Les dispositifs de protection sociale ont été construits de telle sorte qu'ils assurent un contrôle des chômeurs.



Ken Loach et son scénariste soulignent également l'image négative des chômeurs auprès de l'opinion publique britannique. Comment expliquer ce regard sur les chômeurs, corroboré par de nombreuses études ?

La suspicion latente envers les chômeurs est assez commune en Europe. C'est une caractéristique des sociétés dans lesquelles avoir un emploi est la norme de référence. En France, on le voit quand on fait des enquêtes sociologiques : même ceux qui ont connu le chômage pensent que, si l'on fait ce qu'il faut, il est possible de s'en sortir. Mais il y a aussi des éléments propres à la société britannique. D'une part, c'est une société qui glorifie très fortement la réussite individuelle. Comme aux États-Unis, l'opinion publique pense majoritairement que la réussite ne dépend que de soi. D'autre part, la société britannique est extrêmement cloisonnée. Le Royaume-Uni renvoie l'image d'un îlot de prospérité, avec des emplois à très forte valeur ajoutée qui attirent de nombreux travailleurs étrangers. Mais toute une partie de la population, celle qui ne peut pas obtenir ces emplois, vit dans un autre monde. Tandis que les services n'ont cessé de croître, les emplois industriels ont

Le Royaume-Uni renvoie l'image d'un îlot de prospérité, avec des emplois à très forte valeur ajoutée qui attirent de nombreux travailleurs étrangers.



tous été détruits. Il y a donc une segmentation très forte entre les différentes couches de la société, et également entre les régions (la région de Newcastle, dans laquelle se déroule le film, est une région déshéritée). À l'intérieur d'une même société, on a des populations qui vivent des trajectoires historiques inverses, ce qui, à mon avis, marque l'échec du projet de cohésion sociale.

Pourtant la Grande-Bretagne semble avoir bien traversé la crise de 2008.

En novembre 2015, le taux de chômage est tombé à 5,1% de la population active, son niveau le plus bas depuis octobre 2005.

Cela montre que le taux de chômage est un indicateur limité. On utilise aujourd'hui le taux de chômage pour mesurer deux choses : l'état du marché du travail et le bien-être d'une population. Mais si l'on se concentre simplement sur la question du bien-être, on peut identifier plusieurs limites. Premièrement, il faut se poser la question suivante : à quelles conditions verse-t-on des revenus de compensation aux chômeurs ? Certains pays avec un taux de chômage plus élevé que le Royaume-Uni ont des populations plus heureuses

car les chômeurs mieux accompagnés. Deuxième question : quels sont les revenus que peuvent espérer les travailleurs ? En Grande-Bretagne, certaines personnes ne sont pas au chômage mais ont des contrats de travail extrêmement précaires, qui ne leur permettent pas d'atteindre un bien-être économique. C'est le cas de China, le voisin de Daniel Blake, qui se plaint de son « job pourri » dont il ne connaît jamais les horaires à l'avance et qui ne lui permet pas de vivre. Donc le taux de chômage ne permet pas de tirer de conclusions définitives sur l'état d'une société.

Vous dites, dans une étude intitulée « Vivre le chômage, construire ses résis-



tances » (2015), que les personnes au chômage ont toutes besoin d'un « truc » pour résister - s'occuper de sa famille, s'impliquer dans du bénévolat. C'est exactement ce que fait Daniel Blake dans le film, en prenant Katie et ses deux enfants sous son aile. Pourquoi est-ce si important ?

Pour Daniel Blake comme pour les chômeurs de la vie réelle, c'est une façon de lutter contre l'enfermement du chômage, qui est une situation obsédante (comment faire pour s'en sortir, comment faire pour survivre, ce sont des questions que l'on se pose en permanence quand on est au chômage). Ces relations - celle que Daniel Blake a avec Katie et ses enfants, mais aussi celle qu'il a avec son voisin, China - lui permettent également de redevenir quelqu'un. Le film montre que le chômage ne colonise pas toute sa vie : il continue à avoir des relations sociales, à sculpter le bois, etc. Le chômage n'est pas le tout de son identité, quand bien même l'institution cherche à lui faire croire cela. C'est montré de manière très cruelle dans le film : toutes les relations avec l'institution affirment l'absence de valeur de sa condition, elles lui font comprendre qu'il doit remplir le vide qu'est sa vie. Et lui est très lucide sur tout ça, c'est pour ça que le film est aussi

Quand Daniel Blake tague le mur de l'agence, il exprime la nécessité, impérieuse, de réaffirmer son existence.

fort. Quand Daniel Blake tague le mur de l'agence [il écrit, à la bombe : « Moi, Daniel Blake, demande une date d'appel avant de mourir de faim »], il exprime la nécessité, impérieuse, de réaffirmer son existence.

Aux États-Unis comme en France, on a assisté à l'éclosion de mouvements sociaux dénonçant la précarisation des travailleurs - Occupy Wall Street, Nuit Debout, les manifestations contre la Loi Travail. Trouve-t-on le même genre de mouvement au Royaume-Uni ?

À ma connaissance, il n'y a pas d'action collective autour de cette cause. Mais cela ne veut pas dire que tout est ramené

à l'échelle individuelle. On le voit dans le film, des solidarités existent : China, le voisin de Daniel, l'aide à remplir sa déclaration sur Internet. Mais le chômage reste un objet non-politisé, toutes ces solidarités ont lieu dans des espaces privés. On le comprend au moment où Daniel Blake manifeste son existence dans l'espace public, avec le graffiti mentionné ci-dessus : les gens rigolent, applaudissent, mais personne ne s'approche de lui, personne ne vient s'opposer quand la police l'arrête. Il y a une frontière nette entre Daniel Blake et les gens qui le regardent.



Ciné-analyse

Par Philippe Leclercq, professeur de Lettres

Palme d'Or au dernier Festival de Cannes, **Moi, Daniel Blake** est une nouvelle variation autour des thèmes chers à Ken Loach : l'écrasement de l'Homme par un système kafkaïen, la nécessaire solidarité entre opprimés, la dénonciation d'une société devenue insensible à la misère humaine. Comme à son habitude, la mise en scène de Loach se singularise par une grande sobriété, qui laisse les personnages prendre toute la place ; une manière pour lui de rendre à ces hommes et ces femmes la dignité que l'administration s'efforce de leur confisquer.

Une société sans cœur

Aucune image n'est encore apparue à l'écran que le principe dramaturgique de *Moi, Daniel Blake*, le dernier opus de Ken Loach – Palme d'Or au Festival de Cannes 2016 –, est déjà posé. Soit, le générique sur fond noir. Off : un menuisier de 59 ans, arrêté par son médecin pour des problèmes cardiaques, répond à une enquête de santé destinée à valider son degré d'invalidité, et ainsi lui permettre (ou non) de percevoir une allocation de l'État. À écran aveugle, dialogue de sourds. L'enquêteuse doit remplir

Le cœur, le courage, la survie dans une société déshumanisée, comptable et suspicieuse, sont au centre des préoccupations de Ken Loach.

son formulaire, et multiplie les questions absurdes, inadaptées au cas de celui qui, partagé entre agacement et incrédulité, finit par s'exclamer : « On s'éloigne de mon cœur ! »

Cette phrase, littéralement sortie du cœur et située en exergue du film, a valeur de programme de mise en scène. L'auteur de *Kes* (1969), habitué depuis près de 50 ans à prendre le pouls de la société britannique, a choisi d'ausculter son système de protection sociale. Et de

faire démonstration de ce que le Département des Affaires Sociales est devenu

sous le gouvernement conservateur au pouvoir depuis 2010 : un outil à traquer le fraudeur. Un froid système vidé de sa substance (celle de guider, aider, renseigner) et aujourd'hui tourné vers la sanction et la culpabilisation selon l'idée victorienne que le pauvre, responsable de sa misère, doit être puni et (ré)éduqué.

La cinématographie de Ken Loach est simple et efficace. Sa force dramatique tient dans une structure manichéenne qui fait pamphlet, et qui oppose les cœurs meurtris, broyés par la machine libérale aux « sans-cœur », rouages conscients ou non, de cette entreprise sournoise de privatisation des services sociaux et de destruction de l'humain. Le cœur, le courage, la survie dans une société déshumanisée, comptable et suspicieuse, sont donc au centre des préoccupations de *Moi, Daniel Blake*.

Face-à-face hostiles

La ligne narrative du film est aussi claire



que le parcours du personnage éponyme est sinueux et encombré d'obstacles. Averti par courrier qu'il n'est pas assez malade pour percevoir l'aide dûment attendue, Daniel doit se lancer dans une recherche d'emploi, contre l'avis de son médecin et à raison de 35 heures par semaine. 35 heures de recherche qu'il doit impérativement justifier, faute de quoi il sera privé cette fois de ses allocations-chômage.

Pour ce quasi soixantenaire refusé des services de santé, débute alors, et en parallèle de sa quête de travail *in situ*, le long calvaire des services administratifs, des attentes nombreuses (en agence, au téléphone), des rendez-vous de contrôle, des stages de formation (savoir écrire un CV) aux éléments de langage prétentieux et

Les logiciels informatiques sont ici aussi têtus que le personnel.

grotesques. Dans ce cauchemar orwellien où l'être n'est plus qu'une matière à atomiser (un dossier à gérer, un numéro à sanctionner), Daniel se sent vite démuné, perdu, humilié. Les face-à-face entre lui et une administration ouvertement hostile se succèdent comme autant de situations d'incompréhension. Les visages qu'il croise sont sévères, dédaigneux, impatientés par cet homme qui n'a pas appris à se servir d'un ordinateur, et

qui est incapable de remplir seul ses formulaires d'inscription sur internet. Les logiciels informatiques sont alors ici aussi têtus que le personnel.

Loach filme les intérieurs des agences souvent en plans larges, comme des espaces anonymes, privés d'affects, où la seule humanité qui ne les a pas désertés est



celle en détresse des demandeurs d'emploi. Quelques images s'approchent-elles parfois des visages pour capter le désarroi des uns, le mépris des autres selon un axe champs-contrechamps qui les oppose en permanence. Dans ce lieu emblématique de cohésion sociale, la rencontre n'a jamais lieu. Le lien est rompu, la volonté des êtres durement éprouvée, le moral sapé. Or, quand une employée, émue par la maladresse de Daniel, entreprend de lui venir (discrètement) en aide, elle est aussitôt rappelée à l'ordre par sa hiérarchie.

Choix moral du cadrage

Comme toujours chez Loach, le scénario (écrit par Paul Laverty, son vieux complice depuis *Carla's Song* en 1996) est édifiant. Une à une, les scènes brossent un solide portrait – le héros loachien est un être représentatif de sa classe, chaleureux et courageux, pris au piège d'un système oppressif ou d'un conflit social et/ou sentimental (*My Name is Joe*, 1998 ; *Looking for*



Avec une grande économie de moyens, Ken Loach filme la dignité dont il fait l'éloge ; son esthétique ne fait jamais écran à celui qui en occupe le centre.

Eric, 2009). Doté d'une profonde humanité, il trouve en lui, et en la solidarité de son propre milieu, les ressorts nécessaires pour affronter les difficultés de la vie (*Riff-Raff*, 1991 ; *Raining Stones*, 1993 ; *Ladybird*, 1994). Un ami, un voisin (ici, China, le jeune revendeur de chaussures de sport), apparaît souvent comme un repère face au désespoir ; et l'humour, ciment de la complicité, façonne toujours leurs relations. L'homme est au centre du dispositif réaliste de Loach, qui ne fait jamais de celui-là un prétexte à son désir de dénoncer les injustices. Certes dépositaire de sa colère et de son empathie, son héros existe pour ce

qu'il est : un être de chair et de sang, doué d'une présence au monde qu'il incarne et qu'il traverse en conscience. Car, quoi qu'il fasse, le héros loachien est un homme debout, toujours en circulation, occupé à quelque geste ou lancé dans un mouvement qui le porte et le maintient. La mise en scène semble souvent s'effacer derrière lui. Or, il n'en est rien. Celle-ci se caractérise par une grande sobriété (éclairage limité, absence de musique), un soin extrême (cadrages rigoureux, positionnement discret de la caméra), une retenue manifeste qui est une méthode de travail. Cinéaste honnête, Loach cultive l'art de la

modestie, à hauteur des humbles qu'il met en scène, trouvant ainsi le moyen d'une heureuse adéquation entre fond et forme.

Il se tient toujours à bonne distance morale de son sujet (pas de gros plans indiscrets) et évite la dramatisation suspecte (pas de mouvements obscènes d'appareil). Fuyant le pathos (sauf quelques scènes touchant à Katie dans notre film), il fait du cadre de sa mise en scène un espace de circu-

lation d'une humanité prise en charge par des acteurs émouvants, toujours impeccablement choisis et porteurs d'un sens aigu de la comédie et du drame mélangés (l'acteur, ici Dave Johns, venu du théâtre et du *stand-up*, est un pilier du cinéma de Loach). Avec une grande économie de moyens donc, Loach filme la dignité dont il fait l'éloge ; son esthétique (ce qui est montré et la manière de le montrer) ne fait jamais écran à celui qui en occupe le centre.

Vaine lutte

La rencontre entre Daniel et Katie, mère célibataire vivant avec ses deux enfants (Dylan, 7 ans, et Daisy, 10 ans), a lieu dans



les locaux d'un *Job Center*, où celle-ci est menacée d'une interruption de ses indemnités-chômage pour cause de retard à un rendez-vous avec sa « conseillère ». L'intrigue kafkaïenne, jusqu'alors construite autour de Daniel, prend un tour plus mélodramatique, proche de la radicalité des débuts du cinéaste (*Cathy Come Home*, 1966 ; *Family Life*, 1972 ; *Ladybird*, 1994, où les services sociaux ou médicaux ne protègent plus). Daniel, la victime, devient par la force des choses, soutien de cette petite famille londonienne qu'il adopte et qu'il aide à s'installer dans son nouveau logement social de Newcastle (soit à 450 kilomètres de son précédent domicile !). Son rôle s'inverse partiellement : l'homme, en demande d'aide, se

L'homme est parfois impuissant, nous dit Loach, face à un modèle social, érigé en dogme et organisé pour sa défaite.

met alors à faire don de son expérience. Son action le détourne de lui-même et le polarise à nouveau. L'homme, déprécié par les services de l'Emploi, retrouve une fonction, un sens à sa vie. Il devient comme un père pour Dylan, l'enfant intranquille ; il reprend symboliquement « du métier » et se fait bientôt constructeur (le mobile de poissons en bois, les étagères pour les livres de Katie). Mais l'homme est parfois impuissant, nous dit Loach, face à un modèle social, érigé en dogme et organisé pour sa défaite. Il enrage seul contre cet ennemi collectif qui lui échappe, et s'épuise à le combattre. De la politique libérale des *Tories* (de M. David Cameron avant le *Brexit*) au quotidien verrouillé des services sociaux, la société bri-

tannique est une menace pour qui lui prête le flanc ; elle est une brutale machine d'exclusion pour les masses populaires, écartées du cœur des villes (comme la pauvre Cathy) et de celui des hommes qui les gouvernent. Comme Daniel, le pays dans son ensemble est un grand malade du cœur.

De Kafka à Dickens

Daniel, pris entre le marteau et l'enclume, refuse le travail qu'on lui propose, espérant jusqu'au bout une prise en charge des services de santé. Hélas, l'argent vient à manquer : il doit vendre ses propres meubles. Quant à Cathy, faute de travail et d'argent pour se chauffer et se nourrir, elle tente de voler quelques produits dans une épicerie, et finit quasi morte de faim dans une banque alimentaire avant de verser (momentanément) dans la prostitution pour « s'en sortir ».

Sans recourir pour autant à l'âpreté esthétique de ses premières œuvres, Loach n'hésite pas cette fois à rudoyer, sinon à sacrifier ses personnages dans un récit virant au noir dickensien. L'éloge funèbre qui clôt *Moi, Daniel Blake* est un plaidoyer pour l'existence, et un vibrant appel du cœur pour la reconnaissance d'une citoyenneté simple et honnête. Pour la reconnaissance (avec son apposition « Moi, Daniel Blake... ») d'une singularité, d'une identité, d'une humanité au cœur d'une société qui en manque cruellement, et au sein de laquelle vivre s'apparente à un combat contre la mort (sociale).





Activité 1

Talk about the film

I/ Right or Wrong?

1. Daniel Blake has stomach problems.
2. Katie and her children are from London.
3. Daniel Blake is married with children.
4. Katie is a student.
5. Daniel and Katie fall in love.
6. Daniel's young neighbour sells counterfeit sneakers from a Chinese factory because he can't find a real job.
7. Daniel is helpless with IT and new technologies.
8. Daniel is looking for a job as a carpenter.
9. The volunteers at the food bank are horrible.
10. Katie's children are happy in Newcastle.
11. Katie is caught shoplifting and so her downfall begins.
12. Daniel is sent to prison.
13. Daniel Blake finally recovers.
14. He wins his court appeal and gets his invalidity pension back.
15. He was too poor to get a decent funeral.

II/ Sum up and comment on the film

Topic

Révision des subordonnées relatives

This film is about...

A man who...

A woman and her children who ...

A town where ...

A situation which ...

The UK at a time when ...

Setting

The story takes place in...

Is this a common setting in movies?

Why? What sort of towns are usually shown on screen?

Why, in your opinion?

Why has the director chosen this town to shoot his film?

What kind of atmosphere is there in this town?

Characters

The main characters are ...

Are there many characters in the story?

Why, in your opinion?

Are the main characters treated as heroes / heroines?

Why? How are they different?

Film genre

What do you think is the nationality of the director of this film? have you ever seen other British films? How is British film different from Hollywood blockbusters? French films?

Give examples.



Style

Choose the description that corresponds best to **I, Daniel Blake**:

- a) A film that represents an imaginary world.
- b) A film that represents the world as it really is.
- c) A film that represents the future of the world.

Can you associate each of these definitions with a film genre?

In the list of adjectives below, choose the ones that best describe Loach's style of filming in **I, Daniel Blake**:

EXOTIC

FANCY

HOMELY

MINIMALIST

ACCURATE

SIMPLE

ELABORATE

POMPOUS

BORING

REPETITIVE

THRILLING

Do you like this kind of filming? Why or why not?

Do you think this was the right approach for a topic such as Daniel Blake's story? Why? Could this story work as a blockbuster?

Would you say **I, Daniel Blake** is:

- a) a comedy
- b) a tragedy
- c) a romantic comedy
- d) a thriller?

Justify your choice.



III/ React and give your opinion

A/ Proposition d'activité pour une classe de niveau intermédiaire : travail sur le lexique / interaction et expression orale

Which scene(s) did you like best? Why? How did they make you feel? Why?

In the list below, choose the adjectives that best describe your experience as a viewer:

| | | | | | |
|---------|------------|-------|---------|----------|--------|
| BORED | INTERESTED | MOVED | EXCITED | APPALLED | SCARED |
| SHOCKED | OUTRAGED | UPSET | SAD | STIRRED | AMUSED |

PAIR-WORK: Now interview your partner about the film ; ask him about his general impression, his favorite scenes and how they made him/her feel.

Take notes and report to the class.



B/ Proposition d'activité pour une classe de niveau avancé : compréhension écrite et expression orale

The Critics' points of view:

Here are a few quotes from reviews of the film. In groups, pick one and explain what its author means, and if you agree with him / her. Then report to the class.

Source: www.rottentomatoes.com

..a EÑá ~á í ä ó ę ä Ç ę Ä Ü ç ç ä I ę í Ǿ ~ Ç Ǿ É ~ê í = á Ç ę ~ë ę ä Ç É á á ~ Ä ä ó ę ç í á ä Ö I ę É ~í á ä Ö ę Ü É = í Ç á É ä Ä É ę É ~ê ó J É ó É Ç K / = h É á í = q í ê ä É ê I = c á ä ä J c ç ê ï ~ê Ç K Ä ç ä

..^ =ë é ~ê É =Ñ á ä ä I = ä ì í É Ç = á á = Ä ç ä ç ì ê = J = ~ á Ç = ~ ä ä = í Ü É = ä ç ê É = é ç ï É ê Ñ ï ä = ~ á Ç = í ê Ö É á í = Ñ ç ê = á í K / == a ~ í É = ` ~ ä Ü ç ì á I = q á ä É = l ì í

..f I = a ~ á á É ä = _ ä ~ ä É = á ë ~ í = á í ë = Ä É ë í = ï Ü É á = á í œ = Ä Ü ê ç á á Ä ä á á Ö = í Ü É = á ä é ê ç ä é í ì I = Ä ç ä é ä É í É ä ó = é ä ~ í ç á á Ä = Ñ é á É ä Ç ę Ü ä é ę Ü ~ í Ç É í É ä ç é ë Ä É í ï É É á ę ï ç ę É ç é ä É ę á í Ü ä ç í Ü á ä Ö á á Ä ç ä ä ç ä É Ñ Ä É é í Ç É Ä É ä Á ó = á Ç Ä É á á Ö á á = ~ í ç ì Ö Ü = é é ç í K / = j á á É = a œ ^ á Ö É ä ç I = ^ s = ` ä í Ä

..f I ę ~ á á É ä = _ ä ~ ä É ę ë = Ç á Ö á á Ñ á É Ç Ñ á ä ä Ä ç á í ~ á á á á Ö ä ç ä É á í ë ę Ñ Ü á ä ~ ê á í ó = á Ç Ö É á í á á É Ü É ~ ê í Ä é É ~ ä K ę í œ = = ä ç í á É Ç é á é á á Ö ę á í Ü ę ç Ä á ~ ä ę É ä É í ~ á Ä É = á Ç ę Ü á á É ë = ä á Ö Ü í ę á ę Ü É ę É Ç ę ~ é É Ä í é É ~ í Ä ê ~ Á ó ę Ü ~ í Ä é á é é ä É ë = í Ü ç ë É = í Ü ~ í = ~ ê É = á á = ä ç é í = á É É Ç = ç Ñ = Ü É ä é K / = i ì á É = e É ~ ê Ñ á É ä Ç I = t É = d ç í = q Ü ä ë = ` ç í É ê É Ç

..i ç ~ Ä Ü Ç ç É ë á œ í Ö á í É = Ä é É ~ ä ä É á í Ü É ê ę ç ę Ü É ę ç ç é é ê ç í ~ Ö ç á á é í ę ê ę Ü É ę Ä ~ ê É Ç ę á É í É ê K ę í É ê ó í Ü á á Ö ę Ü ~ í = Ü É Ç á é é ä ~ ó ë É ñ é ê É ë é É é ę ê ì í Ü I = á Ö É ê I ę á Ç á Ö ä ~ í á ç á = á Ç Ç É á á ~ ä Ñ ç ä ę Ü ~ í é ê É é í á Ö á ç ì é = á Ç ę á é É ~ ä ę Ü á á Ö = Ä ~ ä ä É Ç = é ç Ä á ~ ä = à ì é í á Ä É K / = ` ~ ê ä ç ë = _ ç ó É ê ç I = b ä = m ~ ë = E p é ~ á á F =

..a É ë é á í É = á í ë = Ñ ä ~ í ë = á Ç = é é É Ç á Á í ~ Ä á á á í ó I = á í œ = Ü ~ ê Ç = ä ç í = ç = Ä É = ç á ę í É ê = Á ó = Ü É = ~ ê ä í Ü ç Ñ = á í ë = Ü ï ä ~ á = ë é á é á í I = ë é á í = Ä ç á Ñ ç á í ë = ë ì Ä ä É Á í = Ü ~ í = ë ~ Ç á ó = É ä ~ á á ë = à ì é í = ë = é É ä É í ~ á í = ë = É í É ê K / = ^ ä ä ~ ä = é ì á í É ê I = q Ü É = í á é í

..q Ü ä ë = Ñ á ä ä á á í É ê í É ä É ë = á á ę Ü É = ä É ë é ó I = Ö ä ó ę ç é ä Ç ę Ñ = é ç í É é í ó ę á í Ü ę Ü É = é É Ä í ä ~ ê = á á í É á í á ç á ę Ñ = ä ~ á á á Ö = ì é = é É é = Ü ~ í = á í = é É ~ ä ä ó á é = Ü ~ é é É á á á Ö I = á Ç = á á = é é ç é é É ê ç ì é = ä ~ í á ç á I = ç ç K ę I = a ~ á á É ä = _ ä ~ ä É = á é = ~ ä ç í á É = ï á í Ü = ~ = Ñ á É ê Ä É I = é á ä é ä É = Ç á Ö ä á í ó = ç Ñ = á í ë = ç ï á K / = m É í É ê = _ é ~ Ç ë Ü ~ í I = q Ü É = d ì ~ ê Ç á ~ á

..t Ü á ä É = á í = ä á Ö Ü í = ä ç í = Ä é É ~ ä = ä É í = Ö ê ç ì á Ç I = Ü É é É = á é = ä ç = Ç É á á á á Ö = Ü É = é ç í É á Á ó = ç Ñ = Ü É = Ñ á á ä ä œ = É ä é ~ í Ü É í á Ä = ~ á Ö ì á é Ü = ~ á Ç = Ñ ï é ó / = a ~ í á Ç = o ç ç á É ó I = e ç ä ä ó ï ç ç Ç = o É é ç é í É ê



Activité 2

Ken Loach, a British realist



Objectifs :

Présenter aux élèves l'œuvre et le style particulier de Ken Loach, figure de proue du cinéma réaliste britannique contemporain

3 groupes, 3 documents de difficulté variable (pédagogie différenciée).

Le professeur peut choisir de ne traiter que l'un des trois documents selon le niveau de ses élèves, d'attribuer aux élèves des documents différents selon leur niveau ou de laisser chaque élève choisir un document parmi les trois proposés. Si vous n'avez le temps que de traiter l'un des trois documents, nous vous recommandons le document 2, court, accessible et très complet puisqu'il combine un extrait du film (activité de paraphrase puis d'analyse de la scène), une présentation succincte de l'œuvre de Ken Loach (relevé d'informations factuelles) et une interview du réalisateur (repérage : intentions et philosophie).

Nous vous proposons ici une mise en œuvre prenant en compte les trois documents.

Beginners : a biography and filmography of Ken Loach
> *compréhension écrite*
<http://www.screenonline.org.uk/people/id/458945/>

Intermediate : a news report : Ken Loach wins the Palme d'Or at the Cannes Film festival
> *compréhension orale*
<https://www.youtube.com/watch?v=mTeGscfMfFo>

Advanced : a video from the Festival de Cannes press conference in May 2016
> *compréhension orale*
Loach talks about his style (heart-breaking simplicity), his research for the film (true stories) and the shocking situation Europe is in (the poor have become poorer because the welfare state is failing them).
<https://www.youtube.com/watch?v=rZPmKY9Gkng>
Les questions posées lors de cette conférence de presse internationale étant d'un intérêt variable, nous vous recommandons de n'exploiter qu'un extrait de la vidéo, de 00:05:50 à 00:13:00.

In groups, choose a document about Ken Loach and examine it carefully. Be ready to present it to the class: explain what sort of document it is and what it tells us about Ken Loach and *I, Daniel Blake*.

Try to fill in some of the missing information in the chart below:

| | KEN LOACH'S LIFE AND CAREER | KEN LOACH'S IDEAS AND OPINIONS | HIS REASONS FOR DOING I DANIEL BLAKE |
|--------------|------------------------------------|---------------------------------------|---------------------------------------------|
| DOC 1 | | | |
| DOC 2 | | | |
| DOC 3 | | | |



Le travail sera commencé en classe et éventuellement poursuivi à la maison ou au cours suivant.

Mise en commun :

Un ou deux représentants de chaque groupe viennent au tableau (idéalement : sur l'ordinateur de la classe dont l'écran est vidéo-projeté) remplir les cases, aidé tant pour le fond que pour la forme par les membres du groupe-classe. La trace écrite ainsi constituée est prise en notes par les élèves.

Ce travail collectif sera rappelé en début de cours suivant (travail de restitution / appropriation en warm up).

En complément d'activité, le professeur pourra attribuer aux élèves (tous, ou seulement les volontaires) une scène célèbre de différents films de Ken Loach à analyser (action, personnages, style filmique) et présenter sous la forme de court exposé (prise de parole en continu de 5 à 10 minutes). Les élèves seront invités à soigner leurs qualités de communication (débit, accent et accentuation, recours limité aux notes, contact visuel...) et à rendre leur intervention interactive (questionnement et maintien de l'intérêt du groupe classe).

Pour éviter d'avoir à acheter de multiples supports DVD et de devoir se les échanger, on attribuera aux élèves des liens précis vers des scènes mises en ligne sur des plate-forme de visionnage comme YouTube ou Dailymotion.



Activité 3

Poverty in film

I/ The mechanisms of poverty in I, Daniel Blake

1. What do the two main characters of *I, Daniel Blake* have in common? where do they meet?
2. Explain what their situations are.
3. Is their situation depicted as unusual / extraordinary or as something commonplace?
4. According to Ken Loach, who is to blame for their misery?
5. How do people cope with it?
6. What is wrong with the British welfare system as portrayed in the film?
7. What do you think Ken Loach is trying to denounce?
8. In his opinion, where is hope to be found?

II/ Classic representations of poverty in film

1. Look at the following pictures and make a list of all the recurring characteristics of poor people as represented in films. Don't hesitate to quote other films involving poor people that you have seen.



Oliver Twist (2005), de Roman Polanski



Suffragette (2015), de Sarah Gavron



Slumdog Millionaire (2008), de Danny Boyle



Snowpiercer (2013), de Bong Joon-Ho



Modern Times (1936), de Charlie Chaplin



City of God (2002), de Fernando Meirelles et Katia Lund





2. Now compare these visual descriptions of poor people to the way Ken Loach represented poverty in *I, Daniel Blake*. Which films do you think have a similar approach to poverty?
3. From just seeing Daniel Blake or Katie, can you tell they are poor in a glance? Which signs tell us that they are not very rich?
4. Why do you think Loach chose to depict «ordinary» poor people rather than people living in extremely dire conditions (homeless or living in slums for example)?
5. What is the effect created on the viewers? How is this ordinary poverty supposed to make them feel?
6. Why is this type of poverty less often depicted in film?
Why do directors and producers prefer to show extreme poverty?

III/ Compréhension écrite :

«4 Problems with the Way the Media Depicts Poor People»

Cet extrait d'un blog féministe américain tente d'expliquer pourquoi la pauvreté est si souvent sous ou mal représentée non seulement dans les œuvres de fiction mais aussi dans les médias américains.

<http://everydayfeminism.com/2013/09/poor-people-in-the-media/>

Vous trouverez le texte reproduit en annexe.

Le texte étant un peu long, on pourra diviser la classe en quatre groupes chargés chacun de l'étude de l'un des quatre points développés. La mise en commun invitera les élèves de tous les groupes à tester la véracité des propos et à comparer la situation décrite aux États-Unis à celle des médias français.

Read the title and the source of this text and guess what sort of document it is / what it is about.

Read the introduction. Is the author only interested in the way the poor are depicted? Which other minorities are mentioned? What is the writer's goal in posting this blog article?

Now read ONE of the four paragraphs and try to sum it up. You might use www.wordreference.com or the Word Reference app on your smartphone for help with the vocabulary.

Explain the author's ideas in your own words to the rest of the class. Then discuss it: do you agree with Ms Ridgway? Do you think the same thing could be said about the French media? Ask the rest of the class if they agree with you / the author of the text.





Activité 4

Final task

Nous vous proposons de conclure la séance sur **I, Daniel Blake** par un travail de recherche sur la Palme d'Or, récompense fort convoitée que Ken Loach a obtenue pour la seconde fois en mai 2016. Il ne sera pas inutile de faire réfléchir les élèves au décalage ironique entre le propos du film et le luxe dans lequel il a été plébiscité.

Find out more about the Palme d'Or.

Search the web for information about the Festival de Cannes and its prestigious Palme d'Or: who has won it in the past? How many films received it? How is it attributed?

Visit the official Festival de Cannes webpage and present your findings to the class:

<http://www.festival-cannes.fr/en/about/palmeHistory.html>

<http://www.festival-cannes.fr/en/article/59638.html>

4 Problems with the Way the Media Depicts Poor People

September 19, 2013 by Shannon Ridgway

American media has a history of ignoring the marginalized in our society.

Women, queer folk, people of color, and the elderly are all among the demographic groups that have been left out of our newspapers, magazines, and TV shows, rendering them nearly invisible, or at least inconsequential.

And although that's slowly changing and these groups' presences are becoming more prominent in the media and pop culture at large, due in large part to fierce activism, there's still one group that's often excluded altogether. *And that's America's poor.*

Now you may be thinking "*But wait! I can think of an example! I can think of several!*" And yes. Perhaps you can. But unfortunately, media representation isn't enough; **diverse and accurate media representation is essential.**

And similar to the aforementioned groups, when classism and the plight of the poor are addressed in corporate media, the issues typically assume one of several (*yawn*, boring) roles – and it's possible that you just never even *noticed* before.

And really, that's what media literacy education is about. It's about learning *how* to notice. It's about being open and able enough to *question* what we see. And that's what I want to help you do.

I want to help elucidate the problems so that you can be on the look-out from now on.

1. The Poor As Invisible

For the most part, the poor in America's media are invisible. And why? Because no one wants to see that or hear about it.

We'd much rather watch a show about rich, superficial housewives squabbling over trivial issues, or New Yorkers living in huge apartments that they somehow magically can afford, despite having jobs that pay moderate wages, or no jobs at all.

This escapism – *and that's really what "reality" TV is* – takes us away from the realities of our daily, monotonous lives, and enables us to live temporarily in a world wherein our own problems don't exist. And I get why that's nice.

Don't get me wrong. I enjoy a little escapism myself. That's why I read as much as I do. But we need to infuse a little nonfiction with our fiction in order to keep ourselves grounded.

We need to see that there are people out there who struggle, and who deserve to have attention paid to their struggles.

We need to see this and hear about it, so that we can keep our humanity intact and maintain our ability to have empathy and compassion for others.

When we make an entire community invisible in media, what we're implying is that *they don't exist* – not in any meaningful way.

And that's why under – and misrepresentation is so important.

2. The Poor As Statistics

When we hear about the poor on TV or read about them in the news, typically they're described in the form of hard facts and poverty rates, rather than as human beings.

Take, for example, this excerpt from an article on RT.com: *In 2011, 46.2 million people in the US were living in poverty*



and the nation's official poverty rate was 15 percent, up from 14.3 percent in 2009, according to the US Census Bureau. That figure appears to be the highest number seen in the 52 years for which poverty estimates have been recorded.

Pretty dry, huh?

Now, I know journalists have a job to present the information in the most accurate and factual way possible, but **only including facts and numbers has a dehumanizing effect on the people that make up these statistics.**

Also, these statistics prove that the percentage of people in the real world who live in poverty *does not reflect* what is portrayed on TV: 15% versus less than 1%, respectively.

If we can change these numbers to reflect reality more accurately, and those who are living in poverty can see themselves represented in accurate ways on television or in the news, they can reclaim their collective voices and understand that they matter.

3. The Poor As Poor Due to Their Own Life Choices

When personal stories of the poor are discussed in the media, often they are shown without the social or institutional context to back them up.

For example, **shows or news stories may show people living in rough neighborhoods, using their EBT cards, and barely scraping by, but won't mention the outside factors that have contributed to their situations.** Being the third generation in a family trapped in the poverty cycle, having a history of mental illness, or reeling from a sick family member's medical costs that put them over the edge financially are all very real, concrete issues that affect people and their lives.

And yet we're not talking about it.

Without the social context to understand why the poor live the way they do, we assume that they live that way because they choose to.

Or that even if they didn't, if they just pulled themselves up by their bootstraps, they could find a decent job, get an education, and escape poverty once and for all – as if it's that easy.

This type of thinking is dangerous, and it ignores the external factors that contribute to a person's financial situation.

This myth sells the idea that those who dream and work hard will always achieve – and it comes from a place of racial, economic, and educational privilege.

Those who have the means to “choose” to live successful lives are (usually) the ones who have been given the resources to do so — resources, money, and access to education.

To assume that everyone has equal access to these resources is inaccurate and unrealistic.

4. The Poor As Temporarily “Down on Their Luck”

Since the recent recession, the trend in television has leaned toward showcasing Americans' frugality, with shows like *Extreme Couponing* sending the message that, regardless of the economy or your current financial situation, if you're obsessively diligent about clipping coupons and pinching pennies, you can maintain your middle-class status (*or claw your way back there, as the case may be*).

Take WeTv's show *Downsized* as an example. Its entire premise is that a large, blended, previously upper-class family loses everything during the recession and then has to resort to cleaning houses (*the shame!*) and Dumpster-diving to make ends meet.

America loves shows like these because we see how “people



like us” are also struggling, and we can relate to them.

The problem, however, is that television tends to focus on the working-to-middle class *recently* poor and ignore the poor and homeless altogether.

It’s time for some shows that follow the lives of people living with poverty and homelessness, so that we can see how they live and understand that just pulling themselves up by their bootstraps and pinching pennies isn’t always enough – and that that’s no fault of their own.

By only seeing America’s poor portrayed as invisible, as numbers, as always solely responsible for their own plight – *regardless of what life’s thrown at them* – we diminish their worth as humans.

We reinforce the idea that to be a true American is to be as rich and successful as possible — or at the very least, to be middle-class.

And we reinforce the notion that our net worth is equivalent to our worth as humans and our earning ability and economic status is our only inherent value —that capitalism equals contentment.

We need to repopulate the airwaves with shows like *Cheers* and *Roseanne*. Yes, they were comedies, but they were comedies that portrayed realistic lives of the working poor, and weren’t just created for our bemusement and mockery of “*white trash*” à la *Here Comes Honey Boo-Boo* or *Swamp People*.

Then maybe one day, we can turn on our TVs and laptops and see realistic portrayals of America’s poor, instead of them being satirized on *South Park*.

<http://everydayfeminism.com/2013/09/poor-people-in-the-media/>



Activité 1

Remettre les chômeurs au travail : à quel prix ?

Classe de Première

Montrez que le job center exerce sur les demandeurs d'aide sociale un contrôle social formel :

1. Le classement de Daniel Blake dans la bonne catégorie de bénéficiaire de l'aide sociale est un enjeu crucial pour lui : dans quelle catégorie est-il classé « par erreur » ? dans quelle catégorie devrait-il être classé compte-tenu de sa santé ?
2. Quel est le comportement attendu de la part des bénéficiaires de l'aide sociale s'ils sont chômeurs et aptes au travail ?
3. Quels sont les agents du contrôle social exercé sur les chômeurs ? Comment l'exercent-ils ?

4. Quelle est la principale sanction négative pour les chômeurs ne se conformant pas aux comportements attendus ?
5. Pourquoi Katie est-elle sanctionnée ? S'agit-il d'une déviance volontaire de sa part ?
6. Quels sont les principaux obstacles que rencontre Katie pour chercher et trouver un emploi ?
7. Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte Daniel Blake pour se conformer aux attentes du « job center » ? Est-ce volontaire de sa part ?
8. Peut-on comprendre que Daniel et Katie ressentent ces contrôles et ces sanctions comme une forme d'humiliation ?

Classe de Terminale

On distingue habituellement dans les politiques de lutte contre le chômage des mesures dites actives et des mesures dites passives. Les premières visent à augmenter le niveau de l'emploi (création d'emplois publics, incitations à l'embauche, etc.) et à remettre les chômeurs en emploi (suivi des chômeurs, formation, etc.) ; les secondes visent à atténuer les conséquences sociales du chômage et à le rendre « supportable » (indemnisation, mesures visant à diminuer le taux d'activité ou à partager le travail).

9. Dans quel type de politique de l'emploi doit-on ranger l'attribution d'allocations et les mesures de contrôle social des chômeurs évoquées dans les questions précédentes ? Justifiez vos choix.

10. Sur quel raisonnement économique s'appuie le choix de rendre la situation des allocataires volontairement plus difficile que n'importe quelle autre situation d'emploi ? (on peut utiliser le document 1 et la notion d'incitation)

11. Ce choix ne rappelle-t-il pas d'autres mesures de lutte contre la pauvreté et le chômage menées autrefois en Angleterre ? Lesquelles ? (utilisez le document 1)



Activité 2

Comment lutter contre la pauvreté et l'exclusion ?

1. D'après les documents 2, 3 et 4, quel était le type d'État-Providence dont se rapprochait le plus le Royaume-Uni en 1945 ?
Qu'est-il devenu par la suite après les réformes des conservateurs ?
2. Recherchez ce qu'est la banque alimentaire. Qui peut y avoir recours ?
3. Expliquez le sentiment de honte que ressent Katie à l'issue de l'incident à la banque alimentaire.
4. Montrez en quoi les situations de Katie et Daniel illustrent parfaitement la notion de disqualification sociale énoncée par Serge Paugam dans le document 5.
5. Katie et Daniel font-ils partie du « précarariat » ? Justifiez. (Document 6)
6. En quoi cela peut-il faire d'eux des citoyens de « seconde zone » ?





NB : Certains de ces documents peuvent être utilisés avant le visionnage du film, afin de présenter aux élèves quelques éléments historiques et contemporains sur la protection sociale britannique.

Document 1

« En Angleterre, les interventions publiques avaient permis la construction d'un véritable système de secours alimenté par une taxe obligatoire. En Angleterre encore, la scène politique pendant le premier tiers du XIXe siècle est animée par un grand débat pour ou contre l'abolition des poor laws, c'est-à-dire de la « charité légale » qui assure en principe un revenu minimal à tous les indigents. Et lorsque, portée par la critique des économistes, Malthus en tête, la tendance abolitionniste paraît l'emporter, c'est en fait un nouveau système public de secours que met en place la législation réformée en 1834. Système très dur, centré sur la workhouse, c'est-à-dire sur le travail obligatoire des indigents dans des conditions souvent inhumaines, mais système centralisé, national, qui se veut homogène, et qui est financé par des fonds publics. »

Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, Paris, 1995, p 217

« Il ne faut pas que ces travaux [offerts par la puissance publique] puissent entrer en concurrence avec les formes communes du travail, de sorte que, comme le dit l'Intendant de Poitiers en 1784, on a « pris soin de réduire les prix et de n'admettre à ce travail que les plus nécessiteux ». C'est le principe de less eligibility qui règne sans partage dans les politiques sociales (et pas seulement dans les sociétés préindustrielles) : les secours et allocations de ressources doivent toujours être inférieurs aux plus basses rétributions qu'un individu pourrait retirer d'une activité « normale ». Ainsi, pour entrer dans ce système, il faut soit être réduit à la plus extrême nécessité, soit y être contraint par une force extérieure ou par la peur. »

Robert Castel, id., p. 140

Document 2

| Type d'État-Providence | État-Providence libéral | État-Providence conservateur-corporatiste | État-Providence social-démocrate |
|----------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Principes de fonctionnement et mode de financement | <p>Repose sur la responsabilité individuelle</p> <p>Rôle essentiel du marché</p> <p>Encouragement des services privés</p> <p>Règles strictes et stigmatisantes, indemnités modestes</p> <p>Financement par l'impôt</p> | <p>Repose sur l'existence de caisses d'assurance sociale alimentées par un prélèvement assis sur le travail salarié</p> <p>Maintien des différences de statut</p> <p>Existence de minimas sociaux</p> <p>Financement par les cotisations sociales</p> | <p>Repose sur l'universalisme</p> <p>L'objectif est d'atteindre la plus forte égalité</p> <p>L'État joue un rôle puissant de redistributeur</p> <p>Prestations sociales élevées et proportionnées</p> <p>Financement par l'impôt</p> |
| Exemples de pays | États-Unis, Australie, Canada, Japon, Suisse | France, Allemagne, Autriche, Belgique, Italie | Finlande, Danemark, Suède, Norvège, Pays-Bas |

D'après Gosta Esping-Andersen, *Les trois mondes de l'État-Providence, Essai sur le capitalisme moderne*, PUF, 1999



Document 3

Inspiré par les analyses de Beveridge, le programme du Parti travailliste en 1945 préconise la réalisation d'un « Welfare State » devant assurer le bien-être des citoyens « du berceau jusqu'à la tombe ». La Grande-Bretagne met ainsi en place les premières allocations familiales en 1945, l'assurance retraite, l'assurance chômage, les congés de maladie, et le National Health Service (service de santé publique garantissant la gratuité des soins pour tous) l'année suivante. Elle s'assure du plein emploi de sa population par une relative mainmise de l'État et des syndicats sur l'activité.

À partir des années 1960, le Welfare State commence à être largement critiqué. Les travaillistes en dénoncent les insuffisances et réclament une réforme de l'éducation allant dans le sens d'un « collège unique » tout en mettant en cause l'indigence qui survit. Mais c'est surtout à droite que l'on critique la logique des prestations sociales et la dérive financière d'un système extrêmement coûteux. En 1979, Margaret Thatcher arrive au pouvoir et dit vouloir faire évoluer profondément l'État-providence vers « une prise en main par chaque individu de sa situation ».

Source : article *État Providence*, www.wikipedia.org
https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tat-providenc#Au_Royaume-Uni

Document 4

Le régime général britannique de protection sociale comprend les assurances maladie-maternité, vieillesse, invalidité et survivants, accidents du travail-maladies professionnelles et chômage, et sert des prestations familiales sous conditions de ressources. Certaines prestations sont servies au titre de la résidence et d'autres au titre d'une activité professionnelle.

La couverture de ces risques repose principalement sur les cotisations sociales versées par les assurés et les employeurs permettant ainsi l'attribution de prestations contributives de sécurité sociale qui sont généralement forfaitaires.

Il existe également de nombreuses prestations non-contributives financées par l'impôt. Elles servent essentiellement à aider les personnes en situation de précarité.

Source : *Le régime britannique de sécurité sociale*, site du CLEISS, http://www.cleiss.fr/docs/regimes/regime_royaumeuni_s.html



Document 5

[...] Dans le processus de disqualification sociale que j'ai décrit et analysé dans mes travaux, on peut souligner la double dimension de la perte d'un certain nombre de protections et d'une certaine insécurité économique et sociale, du fait de ne plus avoir un emploi stable par exemple, du fait d'avoir rompu avec un certain nombre des membres de sa famille, et de ne plus pouvoir compter sur une protection sociale universelle. Mais cela n'est pas tout. En même temps, une personne en situation de pauvreté voit sa position menacée dans la société en général. Le statut qui la caractérise est un statut qui correspond finalement à la dernière strate de la société. La personne pauvre est désignée socialement comme appartenant à un ensemble social que d'aucuns considèrent comme extrêmement dévalorisant, et peut-être même que certains caractériseraient comme étant le produit d'une certaine incompetence, d'une irresponsabilité sociale, parfois même de la paresse. C'est cette double dimension, celle liée au fait de manquer d'appui et d'être vulnérable du point de vue de la protection que l'on peut avoir, mais aussi d'être sous un regard méprisant mettant en relief son inutilité, qui caractérise le processus de disqualification sociale.

Source : Entretien avec Serge Paugam, *La Vie des idées*, mai 2008





Document 6

[...] En dessous des prolétaires, une nouvelle classe a fait son apparition, le prolétariat précaire, ou « précarariat ». Ceux qui appartiennent à cette classe enchaînent les petits boulots temporaires, les stages de formation, les contrats à court terme, les contrats zéro heure, les emplois pseudo-indépendants, etc. Ils ne peuvent enrichir leur vie d'aucun « récit », qu'il soit d'entreprise ou professionnel. Ce phénomène est accentué par des plates-formes comme Uber ou Handy, qui sont en train de créer une économie de « conciergerie », tandis qu'Amazon Mechanical Turk, Upwork et d'autres marchés de micro-tâches en ligne tirent avantage d'un gisement d'emplois mondial qui pousse les salaires de tous vers le bas.

Les personnes appartenant au précarariat doivent par ailleurs effectuer un gros travail non rémunéré autour de l'emploi : solliciter en permanence une embauche, multiplier les formations, surfer sans relâche sur les réseaux, faire la queue et remplir d'innombrables formulaires pour obtenir des allocations publiques.

Ce précarariat dépend en majeure partie de salaires nominaux orientés à la baisse, volatils et imprévisibles, et se trouve privé d'avantages non salariaux tels que les congés payés, les congés maladie et les retraites, flirtant en permanence avec un endettement insoutenable.

Pour la première fois dans l'histoire, des millions de personnes, qui sont théoriquement des citoyens, perdent ainsi certains droits définissant leur citoyenneté, dont l'accès aux allocations publiques fondées sur ces droits. Ils sont devenus des quémandeurs.

Source : « Le prolétariat précaire est anxieux, dépourvu d'objectifs et en colère » *Le Monde Économie*, 13 avril 2016, Guy Standing (Cofondateur du Basic Income Earth Network, professeur d'économie à la School of Oriental and African Studies, université de Londres)



Activité Enseignement Moral et Civique

Débat : Pour ou contre un revenu universel ?

En vous fondant sur le document suivant et vos propres recherches, et en utilisant la méthode pour mener un débat disponible sur le site sesame.apses.org*, organisez un débat dans la classe :
Pour ou contre un revenu universel ?

*Sur la page d'accueil du site, *Menu > Méthodes > Vers le bac > Réussir un débat.*

http://sesame.apses.org/index.php?option=com_content&view=article&id=84&Itemid=235

sesame.apses.org



Le revenu universel, généalogie d'une utopie

Les Suisses ont rejeté, dimanche 5 juin, le projet de création d'un « revenu de base universel et inconditionnel ». Cette petite révolution n'aura pas lieu : chaque citoyen suisse, actif ou inactif, SDF ou banquier, jeune ou âgé, aurait reçu un revenu versé par l'Etat. En Finlande et au Québec, les gouvernements ont engagé une consultation pour étudier la faisabilité d'une telle mesure. En Italie, elle est défendue par le mouvement 5 Stelle (« cinq étoiles »).

En France, en revanche, aucun parti n'a inclus cette question dans son programme – même si le PS y consacre une large place dans ses « Cahiers de la présidentielle » et les écologistes se sont exprimés à 70 % en faveur de la mesure. (...) Pourtant, l'idée du revenu universel fait florès sur le Net et dans les médias.

C'est une rupture complète avec le dogme selon lequel seul le travail peut procurer un revenu

Elle a le mérite de s'exprimer simplement : il s'agit de verser à chaque individu, de sa naissance à sa mort et quelle que soit son activité, un revenu suffisant pour satisfaire ses besoins élémentaires, avec pour objectif d'éradiquer la pauvreté. Mais elle a l'inconvénient d'avoir deux arbres généalogiques. L'un se situe dans la tradition communiste : tout individu participant, d'une façon ou d'une autre, à la création de la richesse commune, celle-ci doit être partagée entre tous et distribuée à chacun selon ses besoins.

L'autre appartient à la tradition libérale : chaque individu doit pouvoir affronter les aléas de l'existence en partant d'une même base, quelle que soit sa naissance ; c'est son mérite personnel qui fera le reste. Dans les deux cas, cependant, c'est une rupture complète avec le dogme moral et économique qui prévaut depuis des siècles, selon lequel seul le tra-

vail (ou un prélèvement sur le travail) peut procurer un revenu. Les tenants de la première tradition (...) sont aujourd'hui les partisans d'un « revenu d'existence », légitimé par le fait que la richesse est (...) le résultat du travail collectif et de l'inventivité des générations successives. Il est aussi légitimé par le fait qu'une bonne partie de l'activité humaine indispensable à la société – par exemple, le travail domestique, encore assumé en grande partie par les femmes, ou la solidarité associative – ne trouve pas de rémunération sur le marché du travail tel qu'il fonctionne dans l'économie capitaliste.

(...) Le Mouvement français pour le revenu de base, soutenu par des ONG engagées dans la lutte contre la pauvreté, comme Emmaüs et ATD Quart Monde, (...), a inspiré en France la création du revenu minimum d'insertion (RMI), puis du revenu de solidarité active (RSA) et, enfin, de l'actuelle prime pour l'emploi.

(...) Une variante de cette filiation « communiste », plus radicale et incarnée par le philosophe André Gorz (1923-2007), l'un des inspirateurs de l'écologie politique, considère le « revenu d'autonomie » comme le moyen de s'affranchir de l'aliénation du travail imposée par le capitalisme.

Le revenu de base devient ainsi le moyen de refuser les emplois sous-payés ou privés de tout sens social (ceux que l'anthropologue américain David Graeber appelle les « bullshit jobs », littéralement « les emplois de merde »), pour pouvoir vivre d'activités socialement utiles, mais que le marché ne rémunère pas forcément (par exemple, le travail associatif). Il permettrait aussi, notait le philosophe Michel Foucault (1926-1984), qui en était partisan, de se libérer du contrôle social étatique et stigmatisant attaché à la vérification des « droits sociaux » – un « bénéfice secondaire » d'ailleurs également mis en avant par... les libéraux !

Les partisans de la tradition libérale, eux, invoquent l'écono-



miste, lui aussi américain, Milton Friedman (1912-2006). Dans *Capitalisme et Liberté* (1962), celui qui fut l'inspirateur des politiques ultralibérales de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan proposait, pour éradiquer la pauvreté, que tout individu, riche ou pauvre, se voie octroyer un « crédit d'impôt », dont le montant correspond au minimum vital. Ceux dont le revenu est élevé contribuent, par un impôt « positif », à financer un versement en « cash » (impôt « négatif ») à ceux dont le revenu est inférieur à ce minimum.

(...) La diversité idéologique de ceux qui le défendent n'empêche cependant pas le revenu de base d'être abondamment critiqué. Qu'elle soit soutenue par les pourfendeurs de l'aliénation du travail ou par ceux de l'inefficacité de l'Etat-providence, l'idée reste souvent taxée d'irréalisme, voire soupçonnée de masquer des intentions malignes.

Pour certains de ces opposants, généralement classés à gauche, il s'agirait en réalité de démanteler la Sécurité sociale. Une aubaine pour les patrons, en somme. « C'est la porte ouverte aux jobs à 1 €, à l'ubérisation généralisée, chacun tentant de compléter ce revenu de base (ou plutôt de survie) par quelques prestations pas trop chères », écrivent Denis Clerc et Michel Dollé, économistes et coauteurs de *Réduire la pauvreté*, un défi à notre portée (Les Petits Matins, 200 p., 14 €). (...) Au risque, souligne l'économiste Jean-Marie Harribey, ancien président d'Attac, de voir se renforcer la dualité du marché du travail entre précaires et salariés « installés ». A ces objections, Philippe Van Parijs répond que le revenu de base accroîtrait au contraire le pouvoir de négociation de ceux qui en ont le moins sur le marché du travail, et forcerait les entreprises à améliorer les salaires ou les conditions de travail des emplois les moins attractifs.

D'autres opposants, plutôt à droite, dénoncent un retour des « partageux » prônant la distribution à tous des richesses

créées par l'esprit d'entreprise de certains. Ils vilipendent une généralisation de l'assistantat – c'est la fameuse figure emblématique du « surfeur de Malibu », qui fait le choix de se contenter du revenu de base pour pratiquer son hobby... Ils anticipent également un « appel d'air » massif pour l'immigration, venue profiter de la « manne ».

Certains économistes, sceptiques face à une proposition qu'ils jugent généreuse mais utopique, prédisent que « l'économie se vengera » : ils dénoncent « les effets de substitution », c'est-à-dire, faute d'incitation, l'abandon d'activités potentiellement innovantes et génératrices de richesse, ce qui entraînerait un appauvrissement global de la société. (...) Le Mouvement français pour le revenu de base est en train de préparer un épais « livre blanc » dans lequel toutes les hypothèses sont passées en revue, évaluées financièrement et budgétées une par une, recensant les gagnants et les perdants, présentant les filiations idéologiques, et donc les objectifs propres à chacune d'entre elles. Mais il n'est pas certain que ce travail de mise à plat suffira à faire passer le revenu de base du statut d'utopie à celui de proposition centrale de l'un des candidats à l'élection présidentielle de 2017.

Source : « Le revenu universel, généalogie d'une utopie », *Le Monde Idées*, 21 avril 2016 - Mis à jour le 05 mai 2016, Antoine Reverchon

Carte interactive des pays qui ont mené une expérimentation sur le site du monde :

http://abonnes.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/06/05/carte-le-revenu-universel-et-ses-experimentations-dans-le-monde_4936892_4355770.html?xtmc=revenu_universel&xtcr=8

Bibliographie

Gosta Esping-Andersen, *Les trois mondes de l'État-Providence, Essai sur le capitalisme moderne*, PUF, 1999

La disqualification sociale, essai sur la nouvelle pauvreté, Serge Paugam, Paris, PUF, 1991

Le salarié de la précarité, les nouvelles formes de l'intégration professionnelle, Paris, PUF, 2000

Les métamorphoses de la question sociale, une chronique du salariat, Robert Castel, Fayard, 1995

Filmographie

It's a Free World, 2008, un film de Ken Loach : après avoir perdu son emploi, une jeune femme crée une agence de recrutement avec sa colocataire : elle se met rapidement à placer des travailleurs sans-papiers tant la tentation est grande de profiter de la situation.

L'Esprit de 45 (Spirit of '45), 2013 : Documentaire sur la victoire du Parti travailliste de Clement Attlee en 1945, et les avancées sociales qui ont suivi, jusqu'à leur écrasement par les victoires conservatrices.

La Loi du marché, 2015, un film de Stéphane Brizé : Thierry Taugourdeau, la cinquantaine, a perdu son travail d'ouvrier. Pris à la gorge, il accepte un poste de vigile dans un supermarché. Il est bientôt confronté à des situations difficiles...

Sitographie

[Insee.fr](http://insee.fr)

[Inegalites.fr](http://inegalites.fr)

pole-emploi.fr

Une petit vidéo sur le revenu universel :

<http://dessinemoileco.com/le-revenu-universel-est-ce-une-bonne-idee/>



Corrigé Activité 1

Talk about the film

I/ Right or Wrong?

1. Daniel Blake has stomach problems.

Wrong : heart problems

2. Katie and her children are from London.

Right : they had to move up North because this was the only accommodation social services could get her.

3. Daniel Blake is married with children.

Wrong : he is a widower. His sick wife passed away recently. She was mentally ill and he had to take care of her. They never had children.

4. Katie is a student.

Wrong : she wants to finish college but she needs to work to feed her children.

5. Daniel and Katie fall in love.

Wrong : they help each other out and become friends.

6. Daniel's young neighbour sells counterfeit sneakers from a Chinese factory because he can't find a real job.

Right : he has a job in a warehouse but it pays almost nothing (£3.49 for 45 minutes of work, then sent back home).

7. Daniel is helpless with IT and new technologies.

Right : he does not know how to use a computer. He still listens to a cassette player.

8. Daniel is looking for a job as a carpenter.

Right and wrong : he can't work because he is still in recovery from a heart attack, but he needs to prove that he is actively looking for a job to get a job seeker pension.

9. The volunteers at the food bank are horrible.

Wrong : they are kind and helpful, but the whole situation is shameful for Katie because she is starving and can't help opening a can of food to eat it.

10. Katie's children are happy in Newcastle.

Right and wrong : Dylan is doing better because Daniel teaches him things but Daisy is being bullied in school because she is poor.

11. Katie is caught shoplifting and so her downfall begins.

Right : she stole hygienic pads / bare necessities but this is how she met Ivan and became a prostitute.

12. Daniel is sent to prison.

Wrong : he is arrested for disturbing the peace and deteriorating the wall but the police lets him go.

13. Daniel Blake finally recovers.

Wrong : he is so stressed because of the trial that he has another lethal heart attack.

14. He wins his court appeal and gets his invalidity pension back.

Right : but it comes too late - he is now dead.

15. He was too poor to get a decent funeral.

Right : he gets an indignant « pauper funeral ».



II/ Sum up and comment on the film

Topic

This film is about...

A man who...

A woman and her children who ...

A town where ...

A situation which ...

The UK at a time when ...

Setting

The story takes place in...

Is this a common setting in movies? Why? What sort of towns are usually shown on screen? Why, in your opinion? Why has the director chosen this town to shoot his film? What kind of atmosphere is there in this town?

Newcastle, an average sized town in the north of England, not often shown in movies because it is poor and rather depressing. Film directors prefer shooting large, glamorous cities such as London because they offer beautiful shot opportunities (city lights, skyscrapers, neon signs...) and are easy to recognize on screen (Big Ben = London). Newcastle is shown as small, poor and provincial, but inhabited by warm, friendly people ready to help each other out even though everyone seems to be poor or on the brink of poverty.

Characters

The main characters are Daniel Blake, Katie and her two children Dylan and Daisy.

Are there many characters in the story? Why, in your opinion?

Loach chose to focus on few characters so as to tell their stories properly and not rush things up. He chose two examples out of many because he wanted them to become iconic and to make the viewers feel as if he really knew them once the film ended. Both Katie and Daniel are depicted as individuals and emblems of their society.

Are the main characters treated as heroes / heroines? Why? How are they different?

They are ordinary heroes: Katie resorts to prostitution to buy her kids fresh fruit, Daniel fixes her house and babysits her children so that she can look for a proper job. They have no superpowers but they have empathy; what makes them heroic is their ability to help each other out and never give up.



Film genre

What do you think is the nationality of the director of this film? Have you ever seen other British films? How is British film different from Hollywood blockbusters? French films? Give examples.

British film usually operates with small budgets (no thrilling action scenes, no crazy special effects, no international stars on the cast). It is most often humorous (Mr. Bean, Life of Brian) and does not necessarily imply a happy ending. It often focuses on people's lives like French film, but the characters are more phlegmatic / tend to argue less than in French movies.

Style

Choose the description that corresponds best to **I, Daniel Blake**:

A film that represents the world as it really is.

Can you associate each of these definitions with a film genre?

- a) A film that represents an imaginary world : **Fantasy**
- b) A film that represents the world as it really is : **Realism**
- c) A film that represents the future of the world : **Science fiction, utopia, dystopia**

Would you say **I, Daniel Blake** is:

Possible answers are a) and b) because the film, even though it relates tragic events, is funny at times.



Corrigé Activité 3

Poverty in film

I/ The mechanisms of poverty in *I, Daniel Blake*

1. What do the two main characters of *I, Daniel Blake* have in common? where do they meet?

They are poor and need help. They meet at the job center where they try to apply for an allowance.

2. Explain what their situations are.

Katie was evicted from her London apartment because she complained about a leak that made her son repeatedly sick. Social services could only find her a new place to stay 450 kms from her family, in Newcastle. She needs a job to feed and clothe her two children. She is a single mother with no friends and no resources. She hopes to finish college one day.

Daniel Blake is a carpenter. He supported his mentally ill wife for many years but she passed away recently.

He is slowly recovering from a heart attack and should not resume work, but his invalidity pension has been suspended and the only way he can get it back is by proving that he is actively looking for a job, which is absurd in his condition. He gets penalties and rebukes at the job center because he does not know anything about online job seeking or resume writing. Just like Katie, his situation worsens day by day as the state refuses to help him.

3. Is their situation depicted as unusual / extraordinary or as something commonplace?

It is presented as shocking because it is inhumane but sadly, it also seems to be very commonplace as no one is very surprised by what befalls them.





4. According to Ken Loach, who is to blame for their misery?

Loach blames the pension system and the government in general, even though no name of political party or politician is ever mentioned. Vulnerable people are crushed by a Kafkaesque system purposely delaying their requests and constantly blaming them for their situation.

5. How do people cope with it?

They are crushed by the system, doomed to give up their claims and resort to criminality (shoplifting, prostitution). By delaying its answers, the pension department lets people fall into dire overtly when a few months' help could have saved them. At the end, Daniel dies because of the stress caused by the court appeal to get his pension back : if he loses, he will be a homeless (« My life is in their hands »). The system literally kills him. Katie moves from indignation (because the people at the job center won't see her) to shame (because she is starving) to anger (at the funeral, because Daniel should never have died in a developed country in our time).

6. What is wrong with the British welfare system as portrayed in the film?

Not only is it depicted as inhumane / not compassionate, but also as cruel because it deliberately drives vulnerable people crazy (endless paperwork, sanctions, repeated appointments...). It aims at discouraging people from getting state help instead of actually helping them.

7. What do you think Ken Loach is trying to denounce?

The failure of the welfare state, its hypocrisy and the banality of it all. He stands up against the current british policies of austerity that make the rich richer and the poor poorer.

8. In his opinion, where is hope to be found?

Loach believes in mankind. People help each other out (at the internet center, in the neighborhood, even at the job center). They have not lost their sense of solidarity and compassion. The film brings hope in togetherness.

II/ Classic representations of poverty in film

1. Look at the following pictures and make a list of all the recurring characteristics of poor people as represented in films. Don't hesitate to quote other films involving poor people that you have seen.

The poor are shown as dirty, living in slums or dire conditions with no electricity or running water. They are confronted to violence and criminality. They are sick because they have no access to medical care. Those who work hold low-paid jobs of little or no interest (assembly lines in factories) because they are too considered too stupid or uneducated (*Modern Times*) to do better. Their careers are limited to manual, exhausting, repetitive jobs that drain them physically and morally. Resorting to criminality (gangs, mafia) may seem to be the only way out. Others fall into addictive oblivion (alcohol and drug abuse). Films often focus on childhood poverty because it is deeply moving (viewers pity children because they have done nothing to deserve this fate, whereas adults are sometimes deemed guilty or responsible for their condition).

2. Now compare these visual descriptions of poor people to the way Ken Loach represented poverty in *I, Daniel Blake*. Which films do you think have a similar approach to poverty?

Daniel and Katie are not dirty, they wear normal clothes and have decent, if not totally functional, accommodation. They do not match the clichés of poverty as traditionally depicted in films. They are not extremely poor like the homeless, they are the ordinary poor, who have just enough to survive. The plot evolves around the idea that they are constantly on the brink of falling into extreme poverty (they almost lose their home, they have almost nothing to eat...).

In the pictures above poverty is not represented in a realistic manner, either because the plot is set in an imaginary world (*Snowpiercer*) or because squallor is avoided (*Oliver Twist*, *Suffragette*) or because the director chose a more artistic photographic treatment (the golden lighting and vivid colours in *Slumdog millionaire* and *City of God*).



3. From just seeing Daniel Blake or Katie, can you tell they are poor in a glance? Which signs tell us that they are not very rich?

It does not show. This is important because Ken Loach is telling us that almost anyone we see on the street could be starving without us noticing, because hunger has become commonplace in the UK. We find out about the characters' poverty from what they say, what they do (apply for allowances) and where they live (the shabby house). The film shows how ordinary and widespread poverty has become, at least among the lower working classes.

4. Why do you think Loach chose to depict «ordinary» poor people rather than people living in extremely dire conditions (homeless or living in slums for example)?

He focuses on the poor no one ever mentions because all efforts are usually focused on the most dire cases, the emergency situations such as homeless women with children. He reveals the commonplace side of poverty because it is a new phenomenon, due to the 2008 economic recession and the politics of austerity that ensued. Ken Loach wants us to see that today, even if you have a job, you can starve. He wants us to realize that the days of the welfare state (after WW2) are over and that no one will care if a sick worker is left to die as long as he is working.

5. What is the effect created on the viewers? How is this ordinary poverty supposed to make them feel?

It is a shocking revelation because the British welfare system has been quoted as an example of state generosity and compassion. Loach denounces what has sadly become a misconception of the British system. Viewers are invited to think and react politically by not supporting such ill-treatment of the UK citizens but also to feel for these desperate people. The characters could be you, your neighbours, your friends. They are not lazy nor do they deserve what befalls them. And yet the system, supposedly relying on solidarity, crushes them instead of helping them.

6. Why is this type of poverty less often depicted in film?

Why do directors and producers prefer to show extreme poverty?

Extreme poverty is easy to identify at first sight (dirt, rags for clothes, extreme thinness) so no time will be wasted trying to explain that the characters are poor (they are usually playing minor roles and work as part of the setting / context in which the plot evolves). Extremely poor characters are also likely to trigger compassion and pity, but no identification from the viewers. As most producers see film as entertainment, they do not want the audience to feel uncomfortable or imagine even for a minute that this could happen to them.

Corrigé Activité 1

Remettre les chômeurs au travail : à quel prix ?

1. Le classement de Daniel Blake dans la bonne catégorie de bénéficiaire de l'aide sociale est un enjeu crucial pour lui : dans quelle catégorie est-il classé « par erreur » ? dans quelle catégorie devrait-il être classé compte-tenu de sa santé ?

Suite à l'examen téléphonique par questionnaire, Daniel a été jugé « apte au travail » malgré ses graves ennuis cardiaques. Cela le place donc dans la catégorie des demandeurs d'emploi pouvant bénéficier d'indemnités de chômage (Jobseeker's Allowance ou JSA). Il est donc exclu de la catégorie des bénéficiaires de l'allocation d'incapacité (Employment and support Allowance ou ESA) à laquelle il devrait avoir droit et qui le dispenserait de rechercher un emploi.

2. Quel est le comportement attendu de la part des bénéficiaires de l'aide sociale s'ils sont chômeurs et aptes au travail ?

Les chômeurs aptes au travail sont tenus de rechercher activement un emploi.

3. Quels sont les agents du contrôle social exercé sur les chômeurs ? Comment l'exercent-ils ?

Le contrôle social sur les chômeurs est exercé par les institutions de protection sociale chargées de leur verser leurs indemnités : au Royaume-Uni les « job centers » et leurs salariés ainsi que les entreprises privées auxquelles sont déléguées certaines tâches d'évaluation et de contrôle, en France, Pôle Emploi.

Ce contrôle s'exerce principalement par des rendez-vous réguliers dans les job-centers auxquels sont convoqués impérativement les chômeurs et par les preuves matérielles qu'ils doivent apporter de leur recherche active d'emploi (ils doivent passer 35 heures par semaine à rechercher un emploi) : photos, enregistrements, courriers, etc.

4. Quelle est la principale sanction négative pour les chômeurs ne se conformant pas aux comportements attendus ?

Les chômeurs qui ne se rendent pas à leur rendez-vous risquent de se voir immédiatement retirer ou diminuer leurs indemnités.





5. Pourquoi Katie est-elle sanctionnée ? S'agit-il d'une déviance volontaire de sa part ?

Katie est sanctionnée parce qu'elle est arrivée en retard à son rendez-vous. Ce retard n'est pas du tout volontaire ni lié à une négligence de sa part, mais provient simplement du fait qu'elle vient d'emménager à Newcastle et ne connaît pas bien le réseau de transports.

6. Quels sont les principaux obstacles que rencontre Katie pour chercher et trouver un emploi ?

Katie rencontre 3 principaux obstacles : elle manque de qualification (elle n'a pas poursuivi ses études), elle a des enfants à charge qui contraignent ses horaires et elle n'a aucun réseau local lui permettant de s'informer des opportunités.

7. Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte Daniel Blake pour se conformer aux attentes du « job center » ? Est-ce volontaire de sa part ?

Son absence totale de maîtrise des nouvelles technologies représente pour Daniel Blake un obstacle insurmontable bien malgré lui : il ne peut pas remplir les for-

mulaires informatiques indispensables, il ne peut pas utiliser un smartphone pour garder des preuves de ses démarches de recherche d'emploi. Tout cela est largement indépendant de sa volonté. Néanmoins, au fur et à mesure qu'il se heurte à l'absurdité et l'inhumanité des salariés du job center face à lui, il choisit peu à peu de refuser cette logique destructrice par des actes déviants comme par exemple tagger le mur du job center.

8. Peut-on comprendre que Daniel et Katie ressentent ces contrôles et ces sanctions comme une forme d'humiliation ?

Bien sûr il est humiliant pour eux de se retrouver dans l'obligation de toujours devoir justifier leur situation pour obtenir l'aide à laquelle ils ont droit puisque cette justification est le revers d'un perpétuel soupçon qui plane sur eux d'être des « tire-au-flanc », des paresseux et des « planqués ». Leur bonne foi et leur honnêteté sont systématiquement mises en cause sans égards pour les difficultés matérielles auxquelles ils se heurtent par ailleurs et à l'énergie qu'il leur faut déployer pour s'en sortir.



9. Dans quel type de politique de l'emploi doit-on ranger l'attribution d'allocations et les mesures de contrôle social des chômeurs évoquées dans les questions précédentes ? Justifiez vos choix.

Ces mesures sont à la fois des mesures actives et passives : elles sont passives car elles visent d'abord à compenser la perte de revenu engendrée par le chômage, voire à inciter les bénéficiaires à se retirer du marché du travail (les femmes ayant des enfants à charge par exemple ou les personnes âgées qui pourraient faire valoir leurs droits à la retraite), mais elles sont aussi actives car leur versement est la contrepartie d'une recherche active d'emploi ou d'une formation, c'est-à-dire de comportements visant à remettre rapidement en emploi les personnes concernées.

10. Sur quel raisonnement économique s'appuie le choix de rendre la situation des allocataires volontairement plus difficile que n'importe quelle autre situation d'emploi ?

En rendant la situation des bénéficiaires de l'aide sociale moins enviable que l'emploi, il s'agit d'inciter ces derniers à chercher activement et le plus rapidement possible à sortir de cette situation d'assistance et à décourager les individus qui pourraient être tentés de choisir « rationnellement » de bénéficier de l'assistance plutôt que de travailler et subvenir à leurs propres besoins.

11. Ce choix ne rappelle-t-il pas d'autres mesures de lutte contre la pauvreté et le chômage menées autrefois en Angleterre ? Lesquelles ?

Ce choix rappelle tout à fait les **New Poor Laws de 1834** fondées sur l'idée que subventionner la pauvreté ne fait que l'entretenir. Par conséquent les pauvres et les sans emploi ne recevaient une assistance que s'ils acceptaient de renoncer à leur liberté dans les workhouses qui les faisaient travailler « 18 heures par jour dans des conditions plus précaires que les ouvriers les plus mal payés » (www.wikipedia.fr, article « Workhouses »)

Corrigé Activité 2

Comment lutter contre la pauvreté et l'exclusion ?

1. D'après les documents 2, 3 et 4, quel était le type d'État-Providence dont se rapprochait le plus le Royaume-Uni en 1945 ?

Qu'est-il devenu par la suite après les réformes des conservateurs ?

L'État-Providence britannique qui émerge après la 2e guerre mondiale mélange des éléments relevant des modèles social-démocrate (prestations généreuses et assez largement universalistes), et des éléments corporatistes (retraites assurancielles et financées par des cotisations sur le travail). Après les réformes des années 1980, il s'est rapproché du modèle libéral.

2. Recherchez ce qu'est la banque alimentaire. Qui peut y avoir recours ?

Dans tous les pays industrialisés, les banques alimentaires collectent, gèrent et partagent des denrées ali-

mentaires pour nourrir ceux qui ont faim et ceux qui sont dans le besoin. Leur action se fonde sur la gratuité, le don, le partage, le bénévolat et le mécénat. Ce sont des associations sans but lucratif qui mettent à disposition gratuite ou quasi-gratuite – essentiellement par le biais d'autres associations intermédiaires – les denrées collectées aux plus démunis. La finalité est également de lutter contre le gaspillage des produits alimentaires.

3. Expliquez le sentiment de honte que ressent Katie à l'issue de l'incident à la banque alimentaire.

Katie a honte de penser que la pauvreté et la faim l'ont réduite à des comportements non civilisés tels que manger avidement, avec ses doigts et devant tout le monde le contenu froid d'une boîte de conserve. Elle ransgresse en public et sans réussir à s'en empêcher une norme aussi fondamentale que la façon dont la société définit une façon digne de se nourrir.





4. Montrez en quoi les situations de Katie et Daniel illustrent parfaitement la notion de disqualification sociale énoncée par Serge Paugam dans le document 5.

Ni Katie ni Daniel n'ont plus désormais d'emploi stable, et ils sont l'un et l'autre isolés de leur famille : Daniel est veuf sans enfants, et Katie a dû partir à 450km de Londres où se trouve sa famille car c'est là que la municipalité lui a trouvé un logement avec un loyer correspondant à son allocation. Elle n'a pas eu le choix, dans la mesure où rester à Londres aurait signifié être en foyer et être séparée de ses enfants. Le contrôle de sa propre vie lui échappe. L'un et l'autre dépendent d'allocations dont le versement est conditionné à des contrôles tatillons et qui peuvent donc être suspendues facilement. Ils sont donc particulièrement vulnérables. Katie est soupçonnée de vouloir faire des histoires lorsqu'elle tente simplement d'expliquer son retard à son rendez-vous, elle vole ce qu'elle ne peut se procurer à la banque alimentaire, et se retrouve réduite à la prostitution. Les humiliations quotidiennes qu'elle et Daniel subissent de toutes parts sont l'autre dimension de leur disqualification sociale.

5. Katie et Daniel font-ils partie du « précaire » ? Justifiez.

Jusqu'à son accident cardiaque, Daniel avait un emploi stable : il ne fait donc sans doute pas partie du précaire. En revanche on peut vraisemblablement y classer Katie qui doit vivre alternativement de petits boulots et d'allocations et consacre une grande partie de son temps à des tâches non rémunérées afin d'assurer sa survie : remplir des formulaires, faire la queue, chercher des informations, etc.

6. En quoi cela peut-il faire d'eux des citoyens de « seconde zone » ?

L'exemple de Katie montre déjà qu'elle a perdu la liberté de choisir sa vie : l'Etat l'a forcée à se séparer de sa famille et de ceux qui pouvaient l'aider. Elle vit maintenant dans la crainte qu'on lui retire ses enfants. Daniel, lui, ressent fortement le statut dévalorisé dans lequel il se trouve désormais, obligé d'agir de manière absurde, méprisé et nié dans ses droits les plus fondamentaux ; ce qu'il réclame en priorité est d'ailleurs d'être traité comme un citoyen et non pas comme un chien.